

conditions propices menant aux génocides. Les buts visés par les génocides passés en revue, la répression du crime de génocide peut se lire à la lumière des textes des tribunaux pénaux internationaux. Mais l'un des aspects les plus intéressants est la question de la prévention. Sur ce plan, les médias constituent des instruments privilégiés comme ils l'ont été pour l'instigation. Pour autant, Zakaria Lingane constate que « les opinions publiques des pays riches se lassent des drames dont les médias les assaillent » (p. 63). Aussi fait-il cette proposition : « Il faut être lucide et admettre qu'on ne pourra le faire [prévenir le génocide] que lorsque les puissants de monde auront la volonté de la combattre en toutes circonstances et qu'une culture démocratique de respect des droits humains ne devienne une norme de civilisation universelle » (*ibid.*).

Les thèses révisionnistes et négationnistes sont analysées en contrepoint du classique « devoir de mémoire » pour apprendre et se souvenir. C'est l'occasion pour l'historien de réhabiliter quelques « Justes » qui ont marqué l'Histoire, photos à l'appui, et saluer la geste en faveur des victimes dans les nations respectives de ces héros. Ainsi Raoul Wallenberg, ancien diplomate suédois, est honoré comme « juste parmi les nations » pour avoir sauvé la vie à entre 20 000 et 100 000 Juifs ; l'Allemand Oskar Schindler, héros considéré comme un des « justes parmi les nations » par l'État d'Israël est révélé par le film *La Liste de Schindler* (1993) de Steven Spielberg ; le consul d'Italie à Trabzon, Giacomo Gorrini, est enregistré par l'Histoire comme dénonciateur des massacres des Arméniens et organisateur de secours ; Johannes Lepsius, né en Allemagne, est perçu comme un infatigable défenseur de la cause des Arméniens persécuté dans l'empire ottoman ; Primo Levi, ancien déporté juif italien est considéré comme un immense témoin du « devoir de mémoire », notamment dans son livre *Si c'est un homme*.

Le reste de l'ouvrage est constitué d'études de cas, avec d'abondantes illustrations : génocides arméniens, des Juifs européens, des musulmans bosniaques, des Tutsi rwandais, des Herero de Namibie... Sauf qu'en embrassant trop, l'étreinte devient difficile vers la fin de ce texte. Au plan purement formel, le manuel de Zakaria Lingane est agréable à lire, avec de multiples encadrés tramés qui « zooment » sur des notions, des extraits et des principes, garantissant la transmission de la mémoire des génocides du XX^e siècle, comme l'indique l'illustration en première de couverture où un enfant, oreiller en mains, chevauche désespérément des crânes humains. Il s'agit là, on peut

le dire en dernier ressort, d'une vision du trauma expérientiel transmise de génération en génération, afin de positionner les dérives génocidaires dans le champ éthique et cognitif, et d'aider à les déconstruire aisément.

Alain Cyr Pangop Kameni
Université de la Sarre
Université de Dschang
pangopalain@yahoo.fr

Philippe MESNARD, *Témoignage en résistance*.

Paris, Stock, coll. Un ordre d'idées, 2007, 385 p.

L'ouvrage de Philippe Mesnard offre un aperçu systématique et circonstancié des œuvres littéraires et cinématographiques vouées à témoigner de la Shoah et de la déportation nazie. Comme l'explique l'avant-propos, l'auteur part du pari que la réalité et l'expérience de la Shoah ne sont pas indicibles. Dès lors, ses recherches se focalisent sur la question de l'énonciation que l'auteur analyse en distinguant quatre « régimes » de représentation, à savoir les configurations réaliste, symbolique, critique et pathétique. Philippe Mesnard examine successivement ces quatre régimes, indiquant leurs caractéristiques énonciatives respectives ainsi que des exemples représentatifs.

Dans la configuration réaliste, la représentation relève d'une visée pédagogique inscrite dans une logique de maîtrise, ce qui se traduit en un double impératif de cohérence et de transparence énonciative. De ce fait, les témoignages réalistes se servent souvent d'une narration omnisciente, modelée, chez des auteurs comme Vassili Grossman ou David Rousset, d'après les principes du réalisme socialiste. Le versant cinématographique de cette configuration excelle dans les épopées héroïques et se caractérise par un excès de visibilité. L'importance durable de cette configuration se trouve finalement attestée par l'invocation fréquente du « devoir de mémoire » en tant que principe éducatif dans les témoignages récents. Or, malgré le fait que la configuration réaliste opère un retour « résistant » à la réalité, Philippe Mesnard dénonce l'illusion de maîtrise que propage ce premier régime énonciatif, soutenant que la cohérence y est poursuivie au détriment de la fidélité factuelle et de l'exactitude interprétative. Cela dit, il cite également des exemples de témoignages qui participent de cette configuration tout en échappant à certains de ses effets secondaires, comme c'est le cas chez Primo Levi, où la narration réaliste n'est pas prise aux pièges de l'omniscience.

La configuration symbolique, ensuite, est marquée par la présence dans les textes de métaphores et de lieux communs, tels que la fenêtre, les flammes ou la figure de l'enfant. L'usage de ces *topoi* ou « mythes » cadre dans la tension entre le constat d'un « inimaginable » et l'évidence impérieuse qu'« il faut imaginer ». Or, Philippe Mesnard distingue entre deux cas de figure, selon que le témoignage comprend un rapport de confusion ou un rapport de coprésence entre réalité et mythe. Le premier cas, la version « transcendante » des symboles, présent entre autres cas dans le registre théologique pratiqué par Élie Wiesel, privilégie le besoin de transmission au-delà de la justesse de représentation. Comme l'affirme Philippe Mesnard, ce dispositif entrave le rapport au réel et paralyse, en fin de compte, sa compréhension. En revanche, le deuxième cas, défini comme version « laïque », permet de rendre compte de la complexité du réel et de former un cadre d'intelligibilité. Les exemples développés ici sont l'usage dit « antonymique » de l'Enfer dantesque dans l'œuvre de Primo Levi et la fonction symbolique qu'acquiert le langage chimique chez ce même auteur. Comme le recours aux *topoi* et aux mythes opère une distance par rapport à l'expérience – au moment où elle a lieu ou dans les écrits ultérieurs – la configuration symbolique contribue, en définitive, à restaurer la subjectivité du témoin. Outre ce pouvoir de « résistance », l'appel aux références culturelles établit aussi des ponts avec le lecteur et incarne donc un espoir de transmission. En dernière instance, il constitue une façon de « résister symboliquement à la destruction de la culture avec l'homme » (p. 173).

La troisième configuration, nommée « critique », est présentée comme une catégorie instable, les œuvres « analytiques » rassemblées sous cette étiquette offrant une hybridité formelle. Cela n'empêche pas que ces œuvres ont fini par constituer une catégorie distincte au sein du champ testimonial, fondant, comme le formule Philippe Mesnard, « le genre même du témoignage littéraire » (nous soulignons). Des traits communs à ce corpus sont notamment l'ellipse, la démultiplication des points de vue, le recours à l'ironie et le dédoublement des temps de l'énoncé et de l'énonciation. Il s'agit de stratégies de mise à distance, illustrées entre autres par *Être sans destin* d'Imre Kertész, par des films tels que *La Passagère* d'Andrzej Munk et *Shoah* de Claude Lanzmann, ainsi que par la poésie et l'essai testimoniaux. D'ailleurs, cette configuration se retrouve, avec certaines modulations, dans l'œuvre de Georges Perec et des témoins appartenant à la deuxième génération de survivants (comme Patrick Modiano, Gérard Wajcman

et Henri Raczymow). Georges Perec inaugure en effet une nouvelle matrice testimoniale, centrée sur le défaut de mémoire et la quête de traces, souvent absentes. Enfin, dans la mesure où les stratégies « critiques » de l'énonciation testimoniale accordent une place importante à l'interprétation du lecteur, elles suscitent des relations intersubjectives, qui accentuent l'effort de résistance à la destruction des rapports humains par le système concentrationnaire.

Le dernier cas de figure, l'écriture du pathos, consiste en un mimésis du chaos, où l'émotion se substitue à la réalité testimoniale. Le défaut de mémoire se trouve ici comblé par l'imagination plutôt que creusé, tandis que la « pédagogie » est sacrifiée en faveur d'une identification empathique avec la figure de la victime. Face à l'absence d'humour ou d'ironie dans ce dispositif, le lecteur est contraint d'adopter l'interprétation imposée par le texte même. Ce rapport au lecteur n'est pas sans rappeler la configuration réaliste, mais contrairement à celle-ci, l'écriture du pathos est généralement marquée par une énonciation fragmentée, que Philippe Mesnard associe avec une certaine postmodernité influencée par les théories du traumatisme et du sublime. À partir du faux témoignage de Benjamin Wilkomirski, l'auteur examine enfin quelques dérives possibles de la surcharge émotionnelle créée autour de la mémoire d'Auschwitz dans notre culture contemporaine.

Par son analyse des logiques de « résistance » à l'œuvre dans le témoignage et son examen des objectifs et des failles rationnels et émotionnels présents dans ce type de texte, le présent ouvrage offre un regard à la fois critique et original sur la vaste production littéraire et cinématographique autour de la Shoah et de la déportation nazie. Certes, comme toute typologie, la classification par régime énonciatif s'expose en principe à trois remarques, relatives aux critères délimitant les configurations, à la répartition des œuvres parmi les différentes catégories et au rapport entre synchronie et diachronie. Or, si l'association apparemment exclusive de certains auteurs ou de certaines caractéristiques énonciatives avec une catégorie donnée peut parfois sembler partielle, le fait que d'autres œuvres soient rattachées à plusieurs configurations représentatives atteste la nature flexible de l'approche, d'autant plus que l'auteur souligne certains points de convergence entre les différents régimes. Finalement, en indiquant les constantes et les renouvellements au sein des quatre paradigmes, ainsi que les effets d'époque qui influencent les choix représentationnels, Philippe Mesnard assortit sa typologie d'une perspective

diachronique. En évaluant les diverses modalités énonciatives, il n'hésite d'ailleurs pas à prendre position par rapport aux développements du témoignage, plaidant, pour sa part, en faveur de la mise en place d'une éthique critique, susceptible de « résister » à l'expérience aussi bien qu'aux détournements pédagogiques et pathétiques de cette dernière.

Fransiska Louwagie

Fonds spécial de la recherche, université catholique de Leuven

Fransiska.Louwagie@kuleuven-kortrijk.be

Michel OFFERLÉ, Henry ROUSSO, dirs, *La fabrique interdisciplinaire. Histoire et science politique.*

Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. Res Publica, 2008, 283 p.

La fabrique interdisciplinaire est une publication issue des journées d'études « Science politique/histoire », organisées du 4 au 6 mars 2004, à la Fondation nationale des sciences politiques, sous la direction de Michel Offerlé et Henry Rouso. Cet ouvrage rassemble, autour de l'objet politique, dix-sept chercheurs appartenant à diverses disciplines. Ce travail s'inscrit dans la continuité des échanges entre historiens et politistes, commencés il y a une vingtaine d'années, sous l'impulsion notamment de Michel Offerlé et de Gérard Noiriel. Plus qu'un échange interdisciplinaire ou un « dialogue croisé », l'ouvrage propose des « usages croisés », « un exercice d'épistémologie en pratique ». Des chercheurs n'hésitent pas à franchir et transgresser les frontières disciplinaires, empruntant à l'autre son terrain, ses outils et ses concepts, afin de dissiper la méfiance, et de réaliser une « vraie cohabitation disciplinaire ». Elle prend plusieurs formes : le « registre de la rencontre » permettant une meilleure connaissance de l'autre discipline (partie 1), la reconsidération des objets – largement étudiés – en mobilisant une approche pluridisciplinaire (partie 2) et, enfin, la réflexion multidimensionnelle sur les archives (partie 3).

Emprunter les méthodes et le savoir de l'autre pour réinterroger son propre objet, tel est l'objectif de ce dialogue entre histoire et sociologie, qui a mobilisé des chercheurs dans la première partie de cet ouvrage. Ainsi le poids de la sociologie est-il déterminant pour le travail de Marie-Laure Legay et celui d'Axelle Brodiez. La première précise l'importance de la sociologie des organisations et la sociologie de l'État et de la modernité pour s'attaquer à un objet de l'histoire de l'Ancien Régime, à savoir « les stratégies

de positionnement des élites locales vis-à-vis des directives centrales » (p. 25). Quant à Axelle Brodiez, elle revisite les usages historiens de la biographie à l'aune du concept de « carrière » (Howard Becker) pour interroger les engagements individuels. Cette démarche lui permet au niveau microsociologique de penser les parcours, les motivations et les rétributions, et au niveau macrosociologique, de faire appel à une approche en termes de champ (Pierre Bourdieu).

Le détour par l'histoire peut également enrichir les travaux de sociologues ou de politistes. Bénédicte Havard Duclos, qui mène une enquête de type ethnographique sur l'association Droit au Logement, n'hésite pas – pour identifier les modalités d'engagements et de mobilisations – à recourir à l'histoire : celle de l'association étudiée et celle des mouvements touchant au logement depuis le XIX^e siècle. Pour sa part, Delphine Dulong explore le fonds d'archive Michel Debré (agendas, carnets, correspondances, etc.), pour son travail sur le « rôle du premier Ministre dans la V^e République ». Tout en adoptant une démarche compréhensive dans la tradition wébérienne, elle envisage l'histoire à la fois comme « objet et comme outil d'analyse sociologique des institutions ». L'objectif est de comprendre les faits sociaux de l'intérieur, en expliquant aussi « l'historicité profonde des phénomènes institutionnels » (p. 50).

La dernière contribution à cette première partie est une hybridation de deux études, l'une en histoire, l'autre en science politique, portant sur un même objet, « le livre politique », et abordant deux périodes : les années 20 et les années 60 à aujourd'hui. Les deux chercheurs, Tom Charbit et Philippe Olivera, tout en adoptant une démarche socio-historique, considèrent l'édition comme un terrain d'observation. Ils analysent les processus d'élaboration des « formes de production intellectuelle et notamment politique » (p. 82) et dévoilent les logiques à l'œuvre dans les entreprises de consécration des livres.

Dans la deuxième partie de l'ouvrage, « Objets révisés », des chercheurs reviennent sur des objets largement exploités par les historiens et les politistes. Leur objectif principal : entamer une « véritable confrontation disciplinaire qui vise non pas un discours syncrétique mais un changement de regard » (Henry Rouso, p. 21) via un travail de déconstruction de certaines catégories savantes ou de découverte des aspects méconnus de certains objets relatifs à l'histoire ou à la science politique.